

« et la peste, qui, de temps en temps, fait le tour du globe,  
 « le menace de l'enlever quelque jour tout entier. Il a dû son  
 « intelligence à ses mains, sa morale au climat, ses gouver-  
 « nements à la force, et ses religions à la peur. Le froid lui  
 « donne de l'énergie; la chaleur la lui ôte. Libre et guerrier  
 « dans le nord, il est lâche et esclave entre les tropiques. Ses  
 « seules lois naturelles sont ses passions. Eh! quelles autres  
 « lois chercherait-il? Si elles le jettent dans quelque égare-  
 « ment, la nature, qui les lui a données, n'en est-elle pas  
 « complice? Mais il ne les ressent que pour ne les jamais sa-  
 « tisfaire. La difficulté de subsister, les guerres, les impôts,  
 « les préjugés, les calomnies, les ennemis irréconciliables,  
 « les amis perfides, les femmes trompeuses, quatre cents  
 « sortes de maladies du corps, celles de l'esprit, et plus cruelles  
 « et en plus grand nombre, en font le plus misérable animal  
 « qui soit jamais venu à la lumière. Il vaudrait mieux qu'il  
 « ne fût jamais né. Partout il est la victime de quelque tyran.  
 « Les autres animaux ont au moins les moyens de fuir ou de  
 « combattre; mais l'homme a été jeté au hasard sur la terre,  
 « sans asile, sans griffes, sans gueule, sans légèreté, sans  
 « instinct, et presque sans peau: et comme si ce n'était pas  
 « assez d'être persécuté par toute la nature, il est en guerre  
 « avec sa propre espèce. En vain il chercherait à s'en dé-  
 « fendre; la vertu vient le lier, afin que le crime l'égorge à  
 « son aise. Il faut qu'il souffre et qu'il se taise. Quelle est,  
 « après tout, cette vertu dont il fait tant de bruit? une com-  
 « binaison de son imbécillité, un résultat de son tempéra-  
 « ment. De quelles illusions se nourrit-elle? D'opinions absur-  
 « des, appuyées par les seuls sophismes d'hommes trompeurs,  
 « qui ont acquis un pouvoir suprême en recommandant l'hu-  
 « milité, et des richesses immenses en prêchant la pauvreté.  
 « Tout meurt avec nous. Prenons du passé notre expérience  
 « de l'avenir: nous n'étions rien avant de naître, nous ne  
 « serons rien après la mort. L'espoir de nos vertus est d'in-  
 « vention humaine; et l'instinct de nos passions, d'institution  
 « divine.

« Mais il n'y a point de Dieu\*. S'il y en avait un, il serait  
 « injuste. Quel est l'être tout-puissant et bon qui aurait en-  
 « vironné de tant de maux l'existence de ses créatures, et  
 « qui aurait voulu que la vie des unes ne se soutint que par  
 « la mort des autres? Tant de désordres prouvent qu'il n'y en  
 « a point: c'est la crainte qui l'a fait. Oh! que le monde a dû  
 « être étonné de cette idée métaphysique, quand le premier  
 « homme, effrayé, s'avisa de s'écrier qu'il y avait un Dieu!  
 « Eh! qu'est-ce qui aurait fait Dieu? pourquoi serait-il Dieu?  
 « Quel plaisir aurait-il dans ce cercle perpétuel de misères,  
 « de renaissances et de morts\*\*?»

## ÉTUDE QUATRIÈME.

## RÉPONSES

## AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE.

Telles sont les principales objections qu'on a formées, pres-  
 que dans tous les siècles, contre la Providence, et qu'on ne  
 m'accusera pas d'avoir affaiblies. Avant d'essayer d'y répondre,  
 je me permettrai quelques réflexions sur ceux qui les font.

Si ces murmures venaient de quelques pauvres matelots  
 exposés sur la mer à toutes les révolutions de l'atmosphère,  
 ou de quelque paysan accablé des mépris de la société qu'il  
 nourrit, je ne m'en étonnerais pas. Mais nos athées sont,  
 pour l'ordinaire, bien à l'abri des injures des éléments, et sur-  
 tout de celles de la fortune. La plupart même d'entre eux  
 n'ont jamais voyagé. Quant aux maux de la société, ils ont  
 bien tort de s'en plaindre; car ils jouissent de ses plus doux  
 hommages, après en avoir rompu les liens par leurs opinions.  
 Que n'ont-ils pas écrit sur l'amitié, sur l'amour, sur les de-

\* Dans l'Étude VIII.

\*\* On trouvera la solution de ces objections aux numéros de chaque Étude  
 qui leur correspondent. Elles y sont toutes réfutées directement ou indirectement:  
 car il n'a pas été possible de suivre, dans cet ouvrage, l'ordre scolastique d'un  
 cahier de philosophie. (A.-M.)

voirs envers la patrie, et sur les affections humaines, qu'ils ont rabaisées au niveau de celles des bêtes, tandis que quelques uns d'entre eux pouvaient les rendre divines par la sublimité de leurs talents! Ne sont-ce pas eux qui sont en partie cause de nos malheurs, en flattant en mille manières les passions de nos tyrans modernes, pendant qu'une croix qui s'élève dans un désert console les misérables? On a bien de la peine même à retenir ces derniers dans un culte sensé; et c'est un phénomène moral qui m'a paru long-temps inexplicable, de voir, dans tous les siècles, l'athéisme naître chez les hommes qui ont le plus à se louer de la nature, et la superstition chez ceux qui ont le plus à s'en plaindre. C'est dans le luxe de la Grèce et de Rome, au sein des richesses de l'Indostan, du faste de la Perse, des voluptés de la Chine, et de l'abondance des capitales de l'Europe, qu'ont paru les premiers hommes qui ont osé nier la Divinité. Au contraire, les Tartares sans asiles, les Sauvages de l'Amérique toujours affamés, les Nègres sans prévoyance et sans police, les habitants des rudes climats du nord, comme les Lapons, les Esquimaux, les Groënländais, voient des dieux partout, jusque dans des cailloux.

J'ai cru long-temps que l'athéisme était chez les hommes voluptueux et riches un argument de leur conscience. « Je suis riche, et je suis un fripon, doivent-ils se dire; il n'y a donc point de Dieu. D'ailleurs, s'il y a un Dieu, il y a des comptes à rendre. » Mais ces raisonnements, quoique naturels, ne sont pas généraux. Il y a des athées qui ont des fortunes légitimes, et qui en usent moralement bien, du moins à l'extérieur. D'ailleurs, par la raison contraire, le pauvre devrait dire: « Je suis laborieux, honnête homme, et misérable; il n'y a donc point de Providence. » Mais c'est dans la nature même qu'il faut chercher la source de ces raisonnements dénaturés.

Par tout pays les pauvres se lèvent matin, travaillent à la terre, vivent sous le ciel et dans les champs. Ils sont pénétrés de cette puissance active de la nature qui remplit l'univers.

Mais leur raison, affaissée par le malheur et distraite par leurs besoins journaliers, n'en peut supporter l'éclat. Elle s'arrête, sans se généraliser, aux effets sensibles de cette cause invisible. Ils croient, par un sentiment naturel aux âmes faibles, que les objets de leur culte seront à leur disposition dès qu'ils seront à leur portée. De là vient que, par tout pays, les dévotions du petit peuple sont à la campagne, et ont pour centre des objets naturels. Il y ramène toujours la religion du pays. Un ermitage sur une montagne, une chapelle à la source d'une fontaine, une bonne Notre-Dame-des-Bois nichée dans le tronc d'un chêne ou dans le feuillage d'une aubépine, l'attirent bien plus volontiers que les autels dorés des cathédrales. J'en excepte cependant celui que l'amour des richesses a tout-à-fait corrompu; car à celui-là il faut des saints d'argent, même dans les campagnes. Les principaux actes de religion du peuple, en Turquie, en Perse, aux Indes et à la Chine, sont des pèlerinages dans les champs. Les riches, au contraire, prévenus dans tous leurs besoins par les hommes, n'attendent plus rien de Dieu. Ils passent leur vie dans leurs appartements, où ils ne voient que des ouvrages de l'industrie humaine, des lustres, des bougies, des glaces, des secrétaires, des chiffonniers, des livres, des beaux-esprits. Ils viennent à perdre insensiblement de vue la nature, dont les productions d'ailleurs leur sont presque toujours présentées défigurées ou à contre-saison, et toujours comme des effets de l'art de leurs jardiniers ou de leurs artistes. Ils ne manquent pas aussi d'interpréter ses opérations sublimes par le mécanisme des arts qui leur sont les plus familiers. De là tant de systèmes qui font deviner les occupations de leurs auteurs. Épicure, épuisé par la volupté, tira son monde et ses atomes sans providence de son apathie; le géomètre le forme avec son compas; le chimiste, avec des sels; le minéralogiste le fait sortir du feu; et ceux qui ne s'appliquent à rien, et qui sont en bon nombre, le supposent, comme eux, dans le chaos, et allant au hasard. Ainsi la corruption du cœur est la première source de nos erreurs. Ensuite les sciences, employant dans la recherche des choses na-

turelles des définitions, des principes et des méthodes revêtus d'un grand appareil géométrique, semblent, par ce prétendu ordre, remettre dans l'ordre ceux qui s'en écartent. Mais quand cet ordre existerait tel qu'elles nous le présentent, pourrait-il être utile aux hommes? Suffirait-il à contenir et à consoler des malheureux? Et quel intérêt prendront-ils à celui d'une société qui les écrase, quand ils n'ont plus rien à espérer de celui de la nature, qui les abandonne aux lois du mouvement? Je vais répondre successivement aux objections que j'ai rapportées contre la Providence, tirées des désordres du globe, des végétaux, des animaux, des hommes, et de la nature de Dieu même.

## RÉPONSE

AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE,  
TIRÉES DES DÉSORDRES DU GLOBE.

Quoique mon ignorance des moyens que la nature emploie dans le gouvernement du monde soit plus grande que je ne puis le dire, il suffit cependant de jeter les yeux sur les cartes et d'avoir un peu lu, pour montrer que ceux par lesquels on nous explique ses opérations ne sont pas les véritables. C'est de l'insuffisance humaine que sortent les objections dirigées contre la Providence divine.

D'abord, il ne me paraît pas plus naturel de former le mouvement uniforme de la terre dans les cieux des deux mouvements de projection et d'attraction, que d'attribuer à de pareilles causes celui d'un homme qui marche sur la terre. Les forces centrifuge et centripète ne me semblent pas plus exister dans le ciel, que les cercles de l'équateur et du zodiaque. Quelque ingénieuses que soient ces lois, ce ne sont que des échafaudages, imaginés par des hommes de génie, pour élever l'édifice de la science, mais qui ne servent pas davantage à pénétrer dans le sanctuaire de la nature, que ceux qui servent à construire nos temples ne nous aident à pénétrer dans celui de la religion. Ces forces combinées ne sont pas plus les

mobiles de la course des astres, que les cercles de la sphère n'en sont les barrières. Ce ne sont que des signes qui ont, à la fin, remplacé les objets qu'ils devaient représenter, comme il est arrivé dans tout ce qui est d'établissement humain.

Si une force centrifuge avait élevé les montagnes du globe lorsqu'il était dans un état de fusion, il y aurait des montagnes bien plus élevées que les Andes du Pérou et du Chili. Celle du Chimborazo, qui en est la plus haute, n'a que 3,220 toises de hauteur, ou 3,350; car les sciences ne sont pas d'accord même sur les observations\*. Cette élévation, qui est à peu près la plus grande que l'on connaisse sur la terre, y est moins sensible que ne serait la troisième partie d'une ligne sur un globe de six pieds de diamètre. Or, un bloc de métal fondu présente, à proportion de sa masse, des scories bien plus considérables. Voyez les anfractuosités d'un simple morceau de mâchefer. Quelles effroyables bouffissures auraient dû donc se former sur un globe de matières hétérogènes et bouillantes, de trois mille lieues d'épaisseur! La lune, d'un diamètre bien moins considérable, a des montagnes de trois lieues de hauteur, suivant Cassini. Mais que serait-ce, si, avec l'action de l'hétérogénéité de nos matières terrestres en fusion, on suppose encore celle d'une force centrifuge produite par la rotation de la terre? Je m'imagine que cette force se fût nécessairement dirigée sur son équateur, et qu'au lieu d'en former un globe, elle l'eût étendue dans le ciel, comme ces grands plateaux de verre que soufflent les verriers.

Non seulement la terre n'a pas plus de diamètre sous son

\* C'est M. de La Condamine qui a évalué à 5,220 toises la hauteur du Chimborazo. Le géomètre espagnol don Jorge Juan trouva que cette hauteur était de 5,380 toises, ce qui faisait une différence considérable, mais que M. de Humboldt a légèrement modifiée, en ne portant la hauteur du Chimborazo qu'à 5,538 toises (6,544 mètres). Ce dernier calcul semble devoir inspirer quelque confiance, parcequ'il a été le résultat de plusieurs opérations bien faites. Au reste, comme les mesures exécutées dans la Cordillère des Andes ne peuvent être qu'à demi géométriques et à demi barométriques, cette complication est sans doute la principale cause des variations qui se trouvent dans les calculs des savants. (A.-M.)

équateur que sous ses méridiens, mais les montagnes n'y sont pas plus élevées qu'ailleurs. Les fameuses Andes du Pérou ne commencent point à l'équateur, mais plusieurs degrés au-delà vers le sud; et côtoyant le Pérou, le Chili et la Terre Magellanique, elles s'arrêtent au 55° degré de latitude australe, dans la Terre de Feu, où elles présentent à l'Océan un promontoire de glaces éternelles d'une hauteur prodigieuse. Dans toute cette longueur, elles ne s'ouvrent qu'au détroit de Magellan, formant partout, suivant le témoignage de Garcilasso de la Vega\*, un rempart hérissé de pyramides de neige inaccessible aux hommes, aux quadrupèdes, et même aux oiseaux. Au contraire, les montagnes de l'isthme de Panama, qui sont dans le voisinage de la ligne, sont si peu élevées en comparaison de celles-ci, que l'amiral Anson, qui les avait toutes côtoyées, rapporte que, dès qu'il parvint à cette hauteur, il éprouva des chaleurs étouffantes, parceque l'air, dit-il, n'était plus rafraîchi par l'atmosphère des hautes montagnes du Chili et du Pérou. Les montagnes de l'Asie les plus élevées sont tout-à-fait hors des tropiques. La chaîne des monts Taurus et Imatus commence en Afrique au mont Atlas, vers le 30° degré de latitude nord; elle traverse toute l'Afrique et toute l'Asie, entre le 38° et le 40° degré de latitude, portant, dans cette longue étendue, la plupart de ses sommets couverts de neiges en tout temps: ce qui leur suppose, comme nous le verrons ailleurs, une élévation considérable. Le mont Ararat, qui en fait partie, est peut-être plus élevé qu'aucune montagne du Nouveau-Monde, si l'on en juge par le temps que Tournefort et d'autres voyageurs ont mis à venir de la base de cette montagne au pied de ses neiges, et, ce qui est moins arbitraire, par la distance où on l'aperçoit, qui est au moins de six journées de caravane. Le pic de Ténériffe se voit de quarante lieues. Les monts Félices, en Norwège, appelés les Alpes du Nord, se découvrent en mer à cinquante lieues de distance; et, suivant un savant Suédois, ils ont trois mille toises d'élévation. Les pics du Spitzberg, de la Nouvelle-Zé-

\* *Histoire des Incas*, liv. I, chap. VIII.

lande, des Alpes, des Pyrénées, de la Suisse, et ceux où l'on trouve de la glace toute l'année, sont très élevés, et sont, pour la plupart, fort loin de l'équateur. Ils ne sont pas même dans des directions qui soient parallèles à ce cercle, comme il eût dû arriver par l'effet supposé de la rotation du globe; car si la chaîne du Taurus va, dans l'ancien continent, d'occident en orient, celle des Andes va, dans le nouveau, du nord au midi. D'autres chaînes ont d'autres directions. Mais si la prétendue force centrifuge avait pu élever autrefois des montagnes, pourquoi n'a-t-elle plus à présent la force d'élever en l'air une paille? Elle ne devrait laisser aucun corps à la surface de la terre. Ils y sont fixés, dit-on, par la force centripète, ou par la pesanteur. Mais si celle-ci y ramène en effet tous les corps, pourquoi donc les montagnes elles-mêmes n'y ont-elles pas obéi lorsqu'elles étaient dans un état de fusion? Je ne sais ce qu'on peut répondre à cette double objection.

La mer ne me paraît pas plus propre que la force centrifuge à former des montagnes. Comment peut-on concevoir qu'elle ait jamais pu les élever hors de son sein? Il est constant toutefois que les marbres et les pierres calcaires, qui ne sont que des pâtes de madrépores et de coquilles amalgamées; que les silices, qui en sont des concrétions; que les marnes, qui en sont des dissolutions, et que tous les corps marins qu'on trouve répandus dans les deux continents, sont sortis de la mer. Ces matières servent de base à une grande partie de l'Europe; des collines fort hautes en sont composées, et on les trouve dans plusieurs parties de l'ancien et du nouveau monde, à une égale hauteur. Mais leur dépôt ne peut s'expliquer par aucun des mouvements actuels de l'Océan. On a beau lui supposer des révolutions d'occident en orient, jamais on ne lui fera rien élever au-dessus de son niveau. Si l'on cite quelques ports de la Méditerranée qui en effet ont été laissés à sec par la mer, il n'est pas moins certain qu'il y en a un bien plus grand nombre, sur les mêmes côtes, qui n'en ont point été abandonnés. Voici ce que dit à ce sujet le judicieux observateur Maundrel, dans son Voyage d'Alep à Jérusalem, en 1699:

« Dans le golfe Adriatique, le phare d'Arminium ou Rimini  
« est à une lieue de la mer; mais Ancône, bâtie par les Syra-  
« cusains, est toujours sur le même rivage. L'arc de Trajan,  
« qui rendit son port plus commode aux marchands, est situé  
« immédiatement au-dessus. Béríte, si aimée d'Auguste, qui  
« lui donna le nom de *Julia felix*, n'a plus de son ancienne  
« beauté que sa situation sur le bord de la mer, au-dessus de  
« laquelle elle n'est élevée qu'autant qu'il le faut pour n'être  
« pas sujette aux inondations de cet élément. »

Le témoignage des voyageurs les plus exacts est conforme à celui de ce savant Anglais. Son compatriote Richard Pococke, qui voyageait en Égypte en 1737, avec moins de goût, mais avec encore plus d'exactitude, atteste que la Méditerranée a gagné autant de terrain qu'elle en a perdu\*. « Il suffit, dit-il, pour s'en convaincre, d'en examiner le rivage; et l'on voit non seulement dans la mer quantité d'ouvrages taillés dans le roc, mais encore les ruines de plusieurs édifices. Environ à deux milles d'Alexandrie, on aperçoit dans l'eau les ruines d'un ancien temple. » Un anonyme anglais, dans un voyage rempli d'excellentes observations, décrit plusieurs villes fort anciennes de l'Archipel, telles que Samos, dont les ruines sont sur le bord de la mer. Voici ce qu'il dit de Délos, qui est, comme on sait, au centre des Cyclades\*\* : « Nous ne trouvâmes rien autre chose, le long de la côte, que des restes d'ouvrages superbes, et nous aperçûmes, jusque dans l'eau, des fondations de quelques grands édifices qui n'ont jamais été continués, et des ruines d'autres qui ont été détruits. La mer semble avoir anticipé sur l'île de Délos; et comme l'eau était claire et le temps calme, nous eûmes la commodité de voir des restes de beaux édifices à des endroits où les poissons nagent à l'aise, et sur lesquels les petits vaisseaux de ces cantons voguent pour arriver à la côte. » Les ports de Marseille, de Carthage, de Malte, de Rhodes, de

\* *Voyage en Égypte*, tome I, pages 4 et 50.

\*\* *Voyage en France, en Italie, et aux îles de l'Archipel*, 1765, 4<sup>e</sup> vol., lettre cxxvii, page 256.

Cadix, etc., sont encore fréquentés des navigateurs, comme ils l'étaient dans la plus haute antiquité. La Méditerranée n'eût pu baisser dans un seul point de ses rivages, qu'elle ne se fût abaissée dans tous les autres; car les eaux se mettent toujours de niveau dans un bassin. Ce raisonnement peut s'étendre à toutes les côtes de l'Océan. Si l'on trouve quelque part des plages abandonnées, ce n'est point la mer qui se retire, c'est la terre qui s'avance. Ce sont des alluvions occasionées souvent par les dégoûtements des fleuves, et quelquefois par les travaux imprudents des hommes\*. Les invasions de la mer

\* Les physiiciens modernes sont assez généralement d'accord sur la diminution graduelle des eaux de la mer. Buffon a recueilli un grand nombre d'observations qui appuient cette opinion. En effet, depuis quelque temps l'Océan semble avoir baissé de plusieurs pieds, tant sur nos côtes que sur celles d'Espagne, de Portugal et d'Italie : Ravenne, qui était un port de mer des Exarques, n'est plus une ville maritime. Hubert Thomas dit, dans sa Description du pays de Liège, que la mer baignait autrefois les murs de la ville de Tongres, qui maintenant en est éloignée de trente-cinq lieues; la Méditerranée a baissé à peu près dans les mêmes proportions. Damiette est actuellement éloignée de la mer de plus de dix milles, et du temps de Louis IX les vaisseaux abordaient dans son port. La diminution de la Baltique est un phénomène bien constaté; le géomètre Celsius a recueilli, dans un excellent mémoire, un grand nombre de faits qui ne permettent pas d'en douter. Les habitants de la Bothnie, dit Linnée, ont observé que leur mer décroît tous les ans de quatre à cinq doigts. Enfin, le système du déplacement des eaux, et de leur progrès d'orient en occident, est celui qui paraît le mieux établi. Cependant plusieurs observations contrarient cette opinion. Bridône a vu à l'île de Malte des chemins, jadis creusés dans le roc, maintenant ensevelis sous les eaux. Suivant Barral, l'ancien temple de Sérapis, près de Pouzzol, est de trois pieds au-dessous du niveau de la mer; enfin, Diquemara a observé qu'au Havre la butte sur laquelle on a placé le fanal est sans cesse dégradée par les flots, qui autrefois ne pouvaient l'atteindre. De tous ces faits contradictoires, on pourrait peut-être conclure, avec Bernardin de Saint-Pierre, qu'il n'y a eu ni progrès, ni retraite, ni élévation; ou au moins que chacun de ces phénomènes peut s'expliquer par des causes locales. Parmi ces causes, la plus générale sans doute est celle de la décomposition de l'eau, soit par l'effet de la végétation, soit par l'action vitale des testacés et de tous les animaux marins à enveloppe pierreuse, soit enfin par les feux des volcans. Cette dernière opinion était celle de M. Patrin, et nous aurons occasion de la rappeler dans une note sur sa *Théorie des volcans*, dont il devait sans doute l'idée première aux *Études de la Nature*. (A.-M.)

dans les terres sont également locales, et ont pour cause quelque tremblement de terre, dont l'effet ne s'est pas étendu fort loin. Comme ces empiétements réciproques des deux éléments sont particuliers, et souvent en opposition sur les mêmes rivages, qui ont d'ailleurs conservé constamment leur ancien niveau, on n'en peut conclure aucune loi générale pour les mouvements de l'Océan.

Nous allons examiner bientôt comment tant de corps marins fossiles ont pu sortir de son lit; et nous osons croire qu'en nous conformant à des traditions respectables, nous dirons à ce sujet des choses dignes de l'attention des lecteurs. Pour revenir donc aux montagnes, telles que celles de granit, qui sont les plus élevées du globe, et dont la formation n'est pas attribuée à la mer, parcequ'elles ne contiennent aucun dépôt qui atteste son passage, les mêmes physiiciens emploient un autre système pour nous en expliquer l'origine. Ils supposent une terre primitive qui avait de hauteur celle où s'élèvent aujourd'hui les pics les plus élevés des Andes, du mont Taurus, des Alpes, etc., qui sont restés comme autant de témoins de l'existence de ce premier sol : ensuite ils emploient les neiges, les pluies, les vents, et je ne sais quoi encore, à dégrader cet ancien continent jusqu'au rivage de la mer; en sorte que nous n'habitons que le fond de cette énorme fondrière. Cette idée a quelque chose d'imposant : d'abord, parcequ'elle fait peur; de plus, parcequ'elle est conforme au tableau de ruine apparente que nous présente le globe : mais elle s'évanouit par une simple question. Que sont devenues les terres et les roches de cet effroyable déblai?

Si l'on dit qu'elles se sont jetées dans la mer, il faut supposer, avant toute dégradation, l'existence du bassin de la mer; et son excavation présenterait alors bien d'autres difficultés. Mais admettons-la. Comment ces ruines ne l'ont-elles pas comblée en partie? Comment la mer ne s'est-elle pas débordée? Comment est-il arrivé, au contraire, qu'elle ait abandonné des terrains si grands, que la plus grande partie des deux continents en est formée? Ainsi nos systèmes ne peuvent rendre raison de

l'escarpement des montagnes de granit par aucune dégradation, parce qu'ils ne savent où en placer les débris; ni de la formation des montagnes calcaires par les mouvements de l'Océan, parceque, dans son état actuel, il ne peut les couvrir. Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que les philosophes ont considéré la terre comme un édifice qui dépérissait. Voici ce que dit de l'opinion de Polybe le baron de Busbecq, dans ses lettres curieuses et agréables : « Polybe prétend avoir « prouvé que l'entrée de la mer Noire serait dans la suite com- « blée par des bancs de sable et par le limon que le Danube « et le Borysthène y entraîneraient; que l'on ne pourrait plus, « par conséquent, entrer dans la mer Noire, et que les em- « barquements que l'on ferait pour y aller seraient totalement « inutiles. Cependant la mer du Pont est aujourd'hui aussi « navigable que du temps de Polybe \* . »

Les baies, les golfes et les méditerranées ne sont pas plus des irrptions de l'Océan dans les terres, que les montagnes ne sont des productions du mouvement centrifuge. Ces prétendus désordres sont nécessaires à l'harmonie de toutes les parties de la terre. Qu'on suppose, par exemple, que le détroit de Gibraltar soit fermé, comme on dit qu'il l'était autrefois, et que la Méditerranée n'existe plus; que deviendront tant de fleuves de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, qui sont entretenus par les vapeurs qui s'élèvent de cette mer, et qui y rapportent leurs eaux dans une proportion admirable, comme les calculs de plusieurs savants l'ont très bien démontré? Les vents du nord, qui rafraichissent constamment l'Égypte en été, et qui chassent les émanations de la Méditerranée jusqu'aux montagnes de l'Éthiopie, pour entretenir les sources du Nil, passant alors sur un espace sans eaux, porteraient l'aridité et la sécheresse sur toute la partie septentrionale de l'Afrique, et jusque dans l'intérieur de son continent. Il arriverait encore pis aux parties méridionales de l'Europe; car les vents chauds et brûlants de l'Afrique, qui se chargent de tant de nuées pluvieuses en traversant la Méditerranée, venant

\* Lettre I, page 151.